

**NÉGAR DJAVADI**



# Désorientale



LIANA LEVI

Négar Djavadi

# Désorientale



Liana Levi

## L'escalator

À Paris, mon père, Darius Sadr, ne prenait jamais d'escalator.

La première fois que je suis descendue avec lui dans le métro, le 21 avril 1981, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu : « L'escalator, c'est pour eux. » Par *eux*, il entendait vous, évidemment. Vous qui alliez au travail en ce mardi matin d'avril. Vous, citoyens de ce pays, dont les impôts, les prélèvements obligatoires, les taxes d'habitation, mais aussi l'éducation, l'intransigeance, le sens critique, l'esprit de solidarité, la fierté, la culture, le patriotisme, l'attachement à la République et à la démocratie, avaient concouru durant des siècles à aboutir à ces escaliers mécaniques installés à des mètres sous terre.

À dix ans, je n'avais pas conscience de toutes ces notions, mais le regard désarmé de mon père – attrapé durant les mois passés seul dans cette ville et que je ne lui connaissais pas – m'ébranla au point qu'aujourd'hui encore, chaque fois que je me trouve face à un escalator, je pense à lui. J'entends le bruit de ses pas qui grimpent les marches dures de l'escalier. Je vois son corps légèrement penché en avant par l'effort, obstiné, volontaire, ancré dans le refus de profiter du confort éphémère de l'ascension mécanique. Dans la logique de

Darius Sadr, ce genre de luxe se méritait, sinon c'était de l'abus, voire du vol. Son destin s'inscrivait désormais dans les escaliers de ce monde, le temps qui s'écoule sans surprise, le regard indifférent des passants.

Pour saisir la complexité de cette réflexion, il faut entrer dans la tête de mon père ; mon père de cette époque-là, Le Tumultueux, Le Désabusé. Comprendre le cheminement tortueux, magistralement absurde, de sa pensée. Voir sous la couche de souffrance, par-delà l'âpreté de l'échec, les étendues de délicatesse et d'élégance, de respect et d'admiration. Apprécier la cohérence de sa décision (ne pas prendre d'escalator), et l'habileté avec laquelle il concentra en quelques mots, lui qui avait passé la majeure partie de son existence courbé sur une rame de papier à écrire, tout ce qu'il était devenu et tout ce que vous représentiez.

Mais vous le savez aussi bien que moi, pour prétendre entrer dans la tête d'un homme, il faut d'abord le connaître ; avaler toutes ses vies, toutes ses luttes, tous ses fantômes. Et croyez-moi, si je commence par là, si j'abats déjà la carte du « père », je n'arriverais plus à vous raconter ce que je m'apprête à vous raconter.

Restons sur l'impact de cette phrase : « L'escalator, c'est pour eux. » Raison qui m'a décidée, en partie, à entreprendre ce récit sans savoir par où commencer. Tout ce que je sais c'est que ces pages ne seront pas linéaires. Raconter le présent exige que je remonte loin dans le passé, que je traverse les frontières, survole les montagnes et rejoigne ce lac immense qu'on appelle mer, guidée par le flux des images, des associations libres, des soubresauts organiques, les creux et les bosses sculptés dans mes souvenirs par le temps. Mais la vérité de la mémoire est singulière, n'est-ce pas ? La mémoire sélectionne, élimine, exagère, minimise, glorifie, dénigre. Elle façonne sa propre version des événements, livre sa

propre réalité. Hétérogène, mais cohérente. Imparfaite, mais sincère. Quoi qu'il en soit, la mienne charrie tant d'histoires, de mensonges, de langues, d'illusions, de vies rythmées par des exils et des morts, des morts et des exils, que je ne sais trop comment en démêler les fils.

Il est possible que certains d'entre vous me connaissent déjà, qu'ils se rappellent cet événement sanglant survenu à Paris, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, le 11 mars 1994. L'information fit l'ouverture du 20 heures de France 2. Le lendemain, tous les journaux en parlaient à travers des articles remplis de contre-vérités et ornés de photos de nous, les yeux barrés d'un rectangle noir. Peut-être m'avez-vous vue sur l'une d'entre elles. Peut-être avez-vous suivi l'affaire.

D'ailleurs, j'aurais pu commencer par là. Au lieu de vous parler d'escalator, j'aurais pu vous raconter ce que nous appelons entre nous L'ÉVÉNEMENT. Mais je ne peux pas. Pas encore. Pour l'instant, tout ce que vous avez besoin de savoir c'est que nous sommes le 19 janvier, il est dix heures dix et j'attends.



FACE A





## Le vent de Mazandaran

L'aile est de l'hôpital Cochin destinée à la procréation médicalement assistée est en travaux depuis plusieurs mois. D'après ce que j'ai compris, le bâtiment va être démoli et le service transféré dans le bâtiment principal situé sur le boulevard du Port-Royal. Au deuxième étage, la salle d'attente est réduite à son minimum. Ni affiche au mur ni prospectus, mais une vingtaine de chaises grises alignées en trois rangées, que la lumière terne de l'hiver, filtrée par les échafaudages extérieurs, éclaire mollement. Ce matin, quand je suis entrée, une chaise était placée à l'écart contre le mur. Cela fait bientôt trois quarts d'heure que je suis assise dessus, à attendre.

Notre première consultation avec le docteur Françoise Gautier a eu lieu il y a onze mois. La veille, une journée chaude et agréable de printemps, j'avais peint les ongles de mes orteils en rouge dans l'espoir un peu naïf de paraître plus en adéquation avec l'image que je voulais donner de Pierre et moi. J'avais décidé de porter des sandales à talons, et, malgré l'armée de nuages qui déferlait dans le ciel alors que je m'habillais, je n'avais pas changé d'avis. Tout en parcourant notre dossier transmis par le professeur Stein, Docteur Gautier nous

a demandé: «Alors, vous allez vous marier?» Sa voix était neutre, mais la question m'est apparue brutale. J'étais loin de m'imaginer qu'après Professeur Stein, Docteur Gautier aussi s'intéresserait à notre situation matrimoniale. N'étions-nous pas là pour démarrer enfin le protocole? Les questions ne devaient-elles pas être désormais d'ordre médical: maladies infantiles, hérédité, opérations subies? N'allions-nous donc jamais en finir avec cette histoire de mariage?

«Oui, bien sûr, dans quelques mois», avais-je répondu d'une voix qui sonnait si faux qu'à chaque fois que j'y pense, j'ai envie de m'enfuir loin et de mourir.

Le couple assis en face de moi était déjà là quand je suis arrivée, de même qu'un autre, installé dans le fond. Entre-temps, trois autres couples se sont ajoutés aux précédents; chacun ayant pris soin de laisser quelques sièges vides entre lui et ses voisins. Personne ne parle. Un silence chargé de résignation et de divers bruits en provenance du couloir emplit l'atmosphère. Les visages affichent tous un air crispé, mélange d'anxiété et de vulnérabilité, qui les fait ressembler à des enfants perdus dans un supermarché.

Ai-je moi aussi ce même air?

Je suppose que non, parce que je ne ressens rien, excepté peut-être un début d'impatience.

Les femmes qui me font face, dont le corps, à l'instar du mien, est devenu un champ de bataille, ont sans doute déjà commencé à emmagasiner tout un tas d'émotions à raconter plus tard. De longues conversations remplies d'explications, d'indignations, de larmes étouffées et de rires libérateurs. Des «tu te rends compte...», «si tu savais...», «non mais franchement...», jusqu'à ce que tout sorte, se fonde dans l'air et s'oublie. De temps en temps, quand elle revient de ses voyages universitaires, Mina se comporte de cette façon avec moi (et avec Leïli aussi bien sûr). Elle m'appelle, et aussitôt entre dans

les détails, ouvre des parenthèses, les laisse en suspens, lâche des rires incompréhensibles, s'extasie, répète la même anecdote sur différents tons. Elle trouve normal que je l'écoute, pendue au téléphone pendant des heures, puisque je suis sa sœur. Leïli aussi l'écoute, mais elle n'a pas dans la gorge cette boule d'agacement qui gonfle à chaque nouvelle phrase. Parce que Leïli la comprend. Elles ont en commun cette aisance à « vider leur ventre » comme disait notre mère, Sara.

Parfois je me demande s'il est possible de ne rien ressentir à ce point. Même si cela m'arrive moins qu'avant, la sensation est toujours là, à portée de main. À l'adolescence, j'avais l'impression qu'en moi un lieu destiné aux émotions s'était asséché sans que je m'en aperçoive. Le monde m'apparaissait alors, comme maintenant, derrière une vitre, intangible et lointain; un spectacle muet auquel j'étais incapable de prendre part. À cette époque, j'avais déjà fait le lien entre cet état-là et les images des G.I. américains de retour du Vietnam vues dans les films et les séries télévisées. Je comprenais jusque dans mes os ce qu'ils ressentaient, assis sur le canapé familial à fixer le néant tandis qu'on s'agitait autour d'eux. Leur absence, leur incapacité à se joindre au mouvement, à créer un avenir. Comme moi, ils semblaient submergés par le silence des noyés qui flottent à la surface.

Cela n'aura échappé à personne : je suis seule.

Aucune main à tenir. Aucun corps familial collé au mien et lié par l'épreuve. Juste ce long tube en carton orné d'une étiquette avec nos noms et prénoms – les miens et ceux de Pierre – posé sur mes genoux. Un long tube rempli du sperme décongelé et lavé de Pierre (c'est ce que le docteur Gautier m'avait expliqué).

Je n'arrive toujours pas à imaginer comment, par quel procédé, le sperme peut être lavé. Chaque fois que j'essaie,

la vision d'un grand tamis, comme celui utilisé par ma grand-mère maternelle, Emma, pour préparer ses gâteaux, s'impose à mon esprit. J'aurais pu trouver l'explication sur Internet, mais à vrai dire je ne suis pas suffisamment curieuse pour me lancer dans ce genre de recherche.

Dès l'instant où je suis entrée dans cette salle, j'ai senti que ma solitude interpellait les autres couples. Une femme qui entre seule ici ne peut pas être divorcée ou séparée sinon le protocole s'arrête. Sa solitude renvoie indéniablement à trois hypothèses (dans l'ordre croissant sur l'échelle de la catastrophe domestique) :

1) une dispute le matin, avant le départ ;

2) un désintérêt de l'époux qui n'a même pas pris la peine de poser une RTT, différer un rendez-vous ou un voyage d'affaires ;

3) cas extrêmement rare : la mort de l'époux. Ce qui suppose l'obtention d'une autorisation spéciale auprès d'un juge afin de pouvoir concevoir un enfant post-mortem.

Quoi qu'il en soit, une femme seule dans la section de procréation médicalement assistée de n'importe quel hôpital de la planète est à plaindre, même si sa solitude rend l'infortune de ceux que la vie a conduits jusque-là plus supportable. *Merci Seigneur, il y a plus dans la mouise que nous!* Car ici, c'est le territoire exclusif du Couple. Le no man's land où se jouent son avenir, sa raison d'être, sa finalité. Le purgatoire où le Dieu de la Fertilité, réveillé à coups d'injections de follitropine bêta, décide si oui ou non il modifiera son destin. Mon cas ne correspond à aucune de ces hypothèses. Il est bien plus complexe, bien plus fourbe. Il relève de la stratégie et de la manipulation. D'un plan élaboré par des gangsters. Tu ne mesures pas encore, lecteur, le risque que je prends en écrivant ces lignes. Sache que parmi les treize couples qui me font désormais face,

qui ont pitié de la femme solitaire que je suis, certains me colleraient au mur s'ils savaient, me cracheraient au visage, me jetteraient à la rue. Aucun ne prendrait la peine de comprendre, de poser des questions, de me regarder, moi aussi, comme une somme incongrue de circonstances, de fatalité, d'héritages, de malchances et de drames.

C'est pourquoi j'écris.

Mon père, Darius Sadr, Le Maître de la page blanche, Le Téméraire, Le Révolutionnaire, disait de sa voix songeuse/visionnaire: «On écoute mieux avec les yeux qu'avec les oreilles. Les oreilles sont des puits creux, bons pour les bavardages. Si tu as quelque chose à dire, écris-le.» Pourtant, il y eut des moments dans ma vie, des séquences plus ou moins importantes, où j'aurais fait n'importe quoi pour ne pas être celle que je suis. J'ai changé de pays et de langues, je me suis inventé d'autres passés, d'autres identités. J'ai lutté, oh oui, j'ai lutté, contre ce vent impétueux qui s'est levé il y a très longtemps, dans une province reculée de la Perse nommée Mazandaran\*, chargé de morts et de naissances, de gênes récessifs et dominants, de coups d'État et de révolutions, et qui à chacune de mes tentatives pour lui échapper, m'a agrippée au col et remise à ma place. Pour que vous compreniez ce que je raconte, il faut que je rembobine et reparte du début; vous faire entendre, comme je l'entends moi-même en ce moment – tandis qu'une infirmière nous jette un coup d'œil et s'éloigne, indifférente –, la voix de

---

\* Afin de vous faciliter la tâche et vous éviter d'aller chercher dans Wikipédia, voici quelques éléments: Mazandaran est une province du nord de l'Iran d'une superficie de 23 701 km. Délimitée par la mer Caspienne et entourée par la chaîne de montagnes Alborz, c'est la seule région persane à avoir résisté à l'hégémonie arabo-musulmane et, de fait, la dernière à être devenue musulmane. Pour l'imaginer, il faut visualiser les paysages denses d'Annecy, de Suisse ou d'Irlande; verts, brumeux, pluvieux. La légende dit qu'à leur arrivée à Mazandaran, les Musulmans s'écrièrent: «Oh! Nous voilà au Paradis!»

mon oncle Saddeq Sadr, surnommé Oncle Numéro 2. Une voix en mode mineur, aussi suave qu'une clarinette, contant ce que nous appelions entre nous : *La Fameuse Histoire d'Oncle Numéro 2*.

« Depuis le début de l'après-midi, le vent sifflait si fort qu'il aurait pu tout aussi bien annoncer la fin du monde. De mémoire de Mazandarani, on n'avait pas connu un tel déchaînement depuis l'invasion des Mongols ! Et encore, à l'époque, ce que les habitants de Mazandaran avaient pris pour une tempête n'était autre que le souffle dévastateur précédant la horde sanguinaire de Gengis Khan. Quoi qu'il en soit, ce vent mordant qui soufflait depuis les plaines gelées de Russie ne présageait rien de bon.

» Imaginez maintenant l'incroyable domaine de votre arrière-grand-père, Montazemolmolk. Deux imposantes bâtisses d'une soixantaine de chambres chacune, des dépendances, des salles d'armes, des cuisines, des salons de réception, des écuries pleines de chevaux... Le tout niché au cœur du cœur de la forêt, en contrebas des montagnes d'Alborz. Pas moins de deux cent soixante-huit âmes vivaient là, sous la responsabilité de Montazemolmolk. Ce jour de février 1896, un samedi me semble-t-il, il avait donné l'ordre de calfeutrer portes et fenêtres et de rester enfermé jusqu'à ce que le monde retrouve un semblant de calme. Combien de temps cette maudite tempête allait-elle durer ? Dans quel état allait-il récupérer ses terres ? Depuis des heures, ces questions et beaucoup d'autres turlupinaient Montazemolmolk dont l'humeur était aussi sombre que le ciel. Il habitait la bâtisse principale, le *birouni*, avec cent vingt-trois hommes armés, chargés de la protection de ses terres, et une dizaine de jeunes garçons pour les servir.

» Quoique dressée juste en face du *birouni*, de l'autre côté de la cour intérieure, l'autre bâtisse, l'*andarouni*, semblait aussi lointaine et insondable que la Terre promise. Vivaient là les cinquante-deux épouses de Montazemolmolk, venues des quatre coins du pays, ses vingt-huit enfants et une vingtaine de servantes. Il était le seul homme à pouvoir y pénétrer, le seul à connaître l'odeur lourde des parfums et des disputes qui stagnait dans l'air glacé... Les dédales obscurs, les portes entrouvertes, le froissement des tissus, la sensation grisante d'être attendu, désiré, la langueur des corps qui... Allons, allons, vous voyez très bien ce que je veux dire !

» Pourtant, toutes ces nuits passées dans ce lieu qu'il avait, pour ainsi dire, peuplé lui-même, n'avaient pas guéri votre arrière-grand-père de l'impression amère que sa réalité lui échappait. L'*andarouni* restait un territoire mystérieux et fou, une énigme. Ce jour-là, ce jour où la terre de Mazandaran semblait réduite à un caillou dans la main de Dieu, Montazemolmolk redoutait par-dessus tout que les femmes profitent de l'obscurité et du désordre pour comploter contre lui. Après tout, comment savoir ce qui se mijotait dans le ventre d'une femme délaissée ? Comment être sûr de sa loyauté, sa sincérité, son amour ? Plus le temps passait et le nombre de femmes augmentait, plus il sentait contre ses reins, dès l'instant où il posait le pied sur la première marche de l'escalier en colimaçon qui menait aux chambres, la lame aiguisée de la jalousie prête à s'enfoncer dans ses entrailles.

» Ce n'est pas comme si ce drame humiliant, sans doute fomenté par Targol Khanoum, n'avait pas eu lieu ! Targol Khanoum, autrefois sa préférée, était à l'origine d'une épidémie de démangeaisons qui s'était emparée de l'intimité des femmes et avait fini sa course perfide dans l'entrejambe de Montazemolmolk. Des médecins étaient venus de la ville ; des portes avaient claqué ; des objets s'étaient fracassés dans

la cour ; des touffes de cheveux avaient été arrachées ; des cris avaient franchi les montagnes ; le déshonneur avait envahi le domaine... C'est à ce moment-là que Montazemolmolk aurait voulu que ce satané vent souffle, balaie ces maudites femmes de la surface de la Terre et emporte toute cette infamie. Enfin ça, c'est une autre histoire... Toujours est-il qu'après des heures passées à trifouiller sa barbe aussi fournie et blonde qu'une poignée de tabac, à arpenter la pièce à six portes qui lui servait de salon, votre arrière-grand-père prit la décision surprenante de remettre la clef de secours de l'*andarouni* à l'un de ses jeunes servants. Le plus laid. Le plus disgracieux. Celui qu'aucune femme n'aurait envie de cajoler même par défi. Alors Montazemolmolk... »

Stop. Encore une fois, impossible de me souvenir comment Montazemolmolk avait fait venir ce garçon. Avait-il hurlé son nom ? Avait-il ouvert une des six portes pour lui demander d'entrer ? Avait-il exigé qu'on aille le chercher ? Assise sur ma chaise contre le mur de l'hôpital Cochin, je fouille ma mémoire dans l'espoir de retrouver ces fragments oubliés. En vain.

Souvent, j'essaie de me rappeler ce passage. Quand je travaille, debout derrière la table de mixage, à arranger le son grossier d'un groupe de rock improbable. Ou chez moi, allongée sur le canapé, Tindersticks en fond sonore. Je fais comme l'écolier qui bute sur le poème appris par cœur. Je recommence à me réciter tout depuis le début, dans l'espoir que les mots m'entraînent sans heurt vers la suite. Mais je m'arrête toujours au bord du même trou noir.

Je pourrais appeler Leïli ou Mina, mais je ne le fais pas. Je sais, grâce à cette intuition aiguë que confère une vie passée à côté d'êtres proches, qu'aucune ne se souvient de cette histoire dans les détails. Mes sœurs se rappellent d'autres



moments que j'ai pour ma part complètement occultés. Les nuits d'été à dormir sur le toit de la maison de Grand-Mère Emma, sous la moustiquaire en mousseline rafistolée de toute part; les livres que Sara nous achetait avant les grandes vacances; les expéditions au hammam avec mes cousines et mes tantes dans les villages de Mazandaran. Les rares fois où nous nous retrouvons toutes les trois, sans leurs maris ni leurs enfants, à dîner dans un restaurant choisi par Mina devenue végétarienne depuis L'ÉVÉNEMENT, elles reviennent inévitablement sur ces épisodes. Généralement vers la fin du repas, quand le vin commence à faire son effet, estompant les contours de nos différences et broyant le poids du présent. Alors elles s'échauffent, rient, se coupent la parole, répètent les mêmes phrases comme s'il n'en existait pas d'autres pour décrire ces moments. Parfois je me demande si le but de ces retrouvailles n'est pas d'en arriver là. À ces souvenirs délaissés au bout d'un chemin autrement inaccessible. Aux enfants que nous étions alors, désormais perdus dans les méandres de nos mémoires parcellaires et génératrices de fiction. Les adultes que nous sommes ont besoin de ces dîners pour accéder à ces enfants, et croire à leur existence.

Retour à la salle d'attente. Bien que contrariée, je décide de sauter par-dessus le fragment manquant. Il faut se rendre à l'évidence: cette partie de l'histoire a été grignotée, puis balayée par le temps. Cela n'a pas d'importance, me dis-je, pourvu que tout le reste soit intact.

Reprenons: le jeune garçon laid et disgracieux est donc avec Montazemolmolk...

«... qui lui dit de sa voix rêche et autoritaire: "Va voir si elles respectent mes consignes et reviens me faire un rapport. Discrètement tu m'entends?" Mais à peine prononça-t-il

ces mots qu'il les regretta. Aucun étranger, même prépubère, ne pouvait pénétrer dans cette ruche discrètement! Montazemolmolk détourna les yeux du visage rouge de honte et d'excitation du garçon et le chassa. Il s'en voulait d'avoir dit n'importe quoi, d'avoir laissé entrevoir ses craintes, même si ce puceau, ahuri de tenir au creux de sa main la clef du paradis, n'en avait certainement rien vu. N'empêche, le gamin parti, il était encore moins tranquille qu'avant. Une demi-heure s'écoula, le vent s'intensifia et le garçon ne revint pas. L'impatience se mua en fureur et la fureur gagna comme un incendie le corps massif de Montazemolmolk. Il attrapa son manteau et sa toque en astrakan, décidé à aller voir par lui-même ce qui se tramait de l'autre côté de la cour. Car maintenant il en était certain : un autre scandale se cuisinait à feu doux dans les dédales de l'*andarouni*.

» Ceux qui croisèrent votre arrière-grand-père dans les couloirs vastes et humides du *birouni* n'osèrent pas le retenir. Il était le maître des lieux, le Khan\*, avec un nom à six syllabes qui lui assurait son rang et la moitié de Mazandaran comme héritage. Mais il était surtout extrêmement têtu. Chacun savait que vouloir le dévier de son chemin était suicidaire. On disait que même les animaux comprenaient qu'une fois Montazemolmolk à leurs trousses, ils ne réussiraient pas à lui échapper. Ce trait de caractère était souvent commenté et déploré, aussi bien dans l'*andarouni* que dans le *birouni*. Tous avaient peur que son obstination le conduise un jour à la mort. Et s'il mourait, qui s'occuperait d'eux? Le fait est qu'en ces temps où Nasseredin Shah-e-Qâdjar était roi, la féodalité était encore en vigueur dans le Nord. Les grandes familles, liées par de multiples alliances, régnaient

---

\* Titre donné communément à celui qui exerce le pouvoir, politique ou féodal. Il peut être précédé de «Agha» qui signifie «Monsieur». Le «kh» est à prononcer en fond de gorge, comme la «jota» espagnole.

sur les terres et les gens. En contrepartie de leur travail et de leur loyauté, les seigneurs les protégeaient, les soignaient et mariaient leurs enfants. Mais ça, c'est une autre histoire...

» Votre arrière-grand-père poussa de tout son corps la lourde porte en fer. Aussitôt, le vent s'empara de lui et le secoua comme un père son fils arrogant. La porte lui fut arrachée des mains. Sa toque en astrakan s'envola. Son manteau s'accrocha aux branches et se déchira. Montazemolmolk ne céda pas. Il lutta à rage égale avec la tempête, et avec ses cheveux rebelles qui lui bouchaient la vue. De centimètre en centimètre, il arriva, épuisé mais vaillant, devant la porte de l'*andarouni*.

» Quand il parvint enfin à pénétrer à l'intérieur, il fut frappé par le silence. Chaque fois qu'il entrait là, il était certes accueilli par le silence. Mais c'était celui, familier et délicieux, des promesses inconnues, des femmes aux yeux fardés et à la bouche rose retenant leur souffle dans l'espoir d'être choisies. Il était l'objet de ce silence, son artisan. Tandis que celui qui l'entourait à cet instant était opaque, aussi inquiétant que celui des tunnels creusés sous les montagnes. Il grimpa quatre à quatre l'escalier en colimaçon. Au premier, le couloir était vide et les portes fermées. Soucieux, il poursuivit son ascension vers le second étage – celui des servantes et des enfants – quand une voix l'arrêta: "Où tu vas comme ça?" Soulagé d'entendre la voix d'Amira, il fit aussitôt demi-tour et ouvrit la porte de sa chambre.

» Étalée sur des coussins multicolores en laine, enveloppée dans un turban de fumée, Amira le toisa de ses yeux mi-clos. Son sourire sarcastique était chargé de toute une vie passée dans ce lieu dont plus de la moitié, depuis que Montazemolmolk l'avait abandonnée, dans cette chambre à boire du thé, manger des dattes et fumer de l'opium. Amira avait attendu tant de nuits votre arrière-grand-père

qu'elle reconnaissait le bruit de ses pas entre mille. Même si Montazemolmolk l'avait délaissée pour d'autres plus jeunes, il la respectait plus qu'aucune autre. Parce qu'elle était sa première épouse et la mère de son premier fils (et de trois filles, aussi laides que du chou bouilli). En revanche, Amira, large et forte comme une citadelle, avait totalement cessé de le respecter. Elle ne l'appelait plus Khan, mais Monsieur, le tutoyait. "Si Monsieur veut savoir ce qui se passe, il faut qu'il aille dans le salon derrière la cuisine. Allez file crapule, avant que je t'avale tout cru!" Et le rire éraillé et dingue d'Amira accompagna les pas pressés de Montazemolmolk qui encore une fois la fuyait.

» Montazemolmolk poussa la porte du salon et s'arrêta. Elles étaient toutes là! D'habitude, autant de femmes ensemble ça jacasse comme dans un hammam, mais là, aucun son ne franchissait les lèvres. Quelques-unes s'occupaient du puceau qui s'était évanoui en regardant par le trou de la serrure. Ce qu'il avait vu, aucun homme ne le voyait jamais. Une gamine à moitié nue, jambes écartées, possédée par la douleur, se vidant de ses entrailles au-dessus d'une bassine de terre. Maintenant, les femmes reculaient pour laisser passer Montazemolmolk. Le sang était lavé et la bassine avait disparu. La gamine n'avait plus les jambes écartées. Elle était morte.

» Votre arrière-grand-mère ne devait pas avoir plus de quinze ans. Impossible de décrire son visage car dès l'instant où le linceul le couvrit, personne ne parla plus jamais d'elle. D'où venait-elle? Qui était-elle? Quel était son prénom? Ni vous ni moi ne le saurons jamais. Figé dans la stupeur, Montazemolmolk fixait ce corps inerte, se souvenant vaguement de l'avoir écrasé quelques minutes derrière un buisson. Soudain, un minuscule paquet emmitoufflé dans un linge blanc atterrit dans ses bras. "C'est une fille, Agha

Khan !" furent les premiers mots qui chassèrent le silence et la mort. Pour la première fois de sa vie, Montazemolmolk tenait un nouveau-né dans ses bras.

» Pour lui éviter la déception et le dégoût, ses vingt-huit autres enfants lui avaient été présentés solennellement, une semaine après leur naissance, la face lisse et les joues frottées à l'eau de fleur d'oranger. Tous avaient déjà un prénom choisi par leur mère que Montazemolmolk oubliait aussitôt. Il faut dire que, poussées par la concurrence et le désir de séduire leur mari, les mères inventaient des prénoms de plus en plus complexes qu'elles-mêmes finissaient par oublier.

» En regardant la face fripée du bébé, il fut terrifié par sa couleur terne. Mais d'un coup, le paquet lui fut arraché des mains et un autre atterrit à sa place. "La seconde ! La seconde !" N'entendant rien aux questions de reproduction, Montazemolmolk ne comprit pas tout de suite ce tour de passe-passe. Interloqué, il se tourna vers la vieille accoucheuse au visage tanné comme du cuir. "Des jumelles, Agha Khan ! À part Dieu Tout-Puissant, personne ne savait que la pauvre fille en avait deux dans la panse. Une vie contre deux vies : c'est comme ça qu'Il l'a voulu." Réprimant sa surprise, Montazemolmolk hocha la tête pour marquer la justesse de cette réflexion. Bien que depuis un séjour en Russie – et pour une raison qu'il tut toute sa vie – il doutait sérieusement de l'existence de Dieu, il continuait à faire croire le contraire par commodité.

» Quoi qu'il en soit, Montazemolmolk baissa les yeux sur son trentième enfant : votre grand-mère. Contrairement à sa jumelle aussi sombre qu'un pruneau, elle avait la peau blanche et un duvet blond sur la tête. Mais surtout – Montazemolmolk approcha son visage, observa de plus près pour en être sûr – elle avait ses yeux bleus. Le bleu étonnant de la mer Caspienne dont aucune goutte n'avait encore

daigné tomber dans les yeux de son troupeau d'enfants. À quarante-huit ans, Montazemolmolk tenait enfin dans ses bras l'enfant dont il avait secrètement rêvé, celle dont le regard rappellerait à jamais le sien.

» Une sensation plus grande que la postérité l'envahit. Un bonheur inattendu dont les femmes, rongées de dépit, furent témoins. L'émotion ne se contenta pas d'adoucir ses traits et de dessiner un sourire fier sur ses lèvres, elle remonta jusqu'à sa gorge, devint syllabe, puis mots, puis claqua dans l'air comme une gifle. "Elle s'appellera Nour", s'exclama Montazemolmolk sans quitter le bébé des yeux. *Nour*, Lumière. Embarrassée, la vieille accoucheuse essaya d'atténuer l'effet désastreux de cette annonce sur les femmes. "Et comment comptez-vous appeler l'autre, Agha Khan?" demanda-t-elle avec l'espoir qu'il comprenne le message. "Appelez-la comme vous voudrez." Réponse lapidaire qui ruina définitivement... »

À ce moment du récit, Oncle Numéro 2 s'arrêtait. Les larmes qui couleraient plus tard, après moult digressions et envolées dramatiques, emplissaient déjà sa gorge. Il se levait d'un bond, ouvrait une des boîtes à cigarettes posées sur toutes les tables de sa maison, en prenait une, l'allumait, tirait une longue bouffée en gonflant ses joues. Puis, après quelques pas agités, il revenait s'asseoir, respirait profondément, nous regardait avec tristesse et compassion comme s'il s'apprêtait à nous annoncer une nouvelle terrifiante qui allait bouleverser nos existences: «... qui ruina définitivement l'enfance de Mère. »

Mère.

C'est ainsi que ses fils appelaient Nour, appuyant sur le M pour l'allonger, l'étirer, jusqu'à donner à notre grand-mère paternelle sa dimension émérite d'icône.

Les larmes d'Oncle Numéro 2 arrivaient quand Mère atteignait sa cinquième année. Alors, tous les sévices imposés par les belles-mères, le cœur empoisonné par la jalousie et la rancune, coulaient de sa bouche comme un chagrin ininterrompu. Aller chercher l'eau au puits, servir à table avec les domestiques, dormir dehors, être privée de vêtements chauds en hiver, de nourriture, rester enfermée des journées entières dans les latrines, dans la cave, tirer seule les tapis à l'extérieur pour les dépoussiérer, partir dans la forêt chercher des racines à macérer... La liste était longue. Il pleurait et racontait, racontait et pleurait. Pour finir, bouillonnant de douleur et d'amour, il nous prenait dans ses bras pour que nous nous consolions mutuellement, tandis que le couvre-feu tombait sur Téhéran.

De l'autre côté de la fenêtre du salon d'Oncle Numéro 2, la Révolution était en marche. Bientôt, profitant de la coupure d'électricité et de la nuit, les *Téhéranis*, telle une armée de fantômes unis et en colère, se faufileaient dans les escaliers jusqu'aux toits et criaient des slogans interdits. Du nord au sud, d'est en ouest, des « Mort au Shah » et « Allah Akbar », vèpres insolentes et désespérées jetées à la face du monde, se répondaient en écho. Quelques minutes, un quart d'heure tout au plus, jusqu'à ce que le bruit des mitraillettes s'élève et la répression s'empare à nouveau de la ville.

Et pendant ce temps, alors que je rêvais de m'échapper de cette pièce pour rejoindre la nuit et les toits, mêler ma voix à ce chant révolté/mélancolique, Saddeq nous serrait contre son chandail beige acheté aux Galeries Lafayette (prononcé *Gâlori Lâfâyed*) à Paris (*Pârisse*), à pleurer sur une grand-mère que je n'avais même pas connue. J'avais sept ans et le respect aveugle que tout enfant d'Orient éprouve envers les adultes m'interdisait de le repousser pour m'enfuir.